

I

Londres, 1922

J'ai rencontré M. Gellis un jour où je m'étais longuement promenée sous la pluie.

Ce matin-là, je décidai d'aller flâner dans les rues animées de Piccadilly pour éviter d'affronter une nouvelle journée de solitude dans mon appartement. Je relevai le col de mon fin manteau afin de me protéger le cou. Une bruine cotonneuse qui n'atteignait pas vraiment le sol emplissait l'air et se collait à mes joues et mes cils.

Les lumières criardes de Piccadilly brillaient sous le ciel bas. Les cris des touristes brisaient le silence lugubre des hommes d'affaires et se mêlaient aux murmures des couples qui déambulaient sur la place.

Je restai le plus longtemps possible à regarder danser les parapluies. Personne ne remarquait cette fille pâle aux cheveux courts cachés sous un chapeau bon marché et démodé, les mains enfoncées dans ses poches. Finalement, le brouillard se changea en pluie, et, malgré ma réticence, je finis aussi par rentrer chez moi. Il n'était que midi, mais il faisait presque nuit quand j'ouvris

le portail et remontai rapidement l'allée de ma petite pension miteuse.

Le corps parcouru de frissons à cause de l'humidité qui pénétrait mes collants et m'engourdisait les jambes, je grimpai l'escalier étroit jusqu'à ma chambre. Je fouillais mon sac de mes doigts gelés à la recherche de ma clé tout en rêvant d'une tasse de thé bien chaud, lorsque la propriétaire m'appela pour me dire qu'on me demandait au téléphone.

Je fis volte-face et redescendis l'escalier. Ce devait être l'agence de travail temporaire, personne d'autre ne connaissant mon numéro. Je travaillais pour elle depuis près d'un an et me déplaçais d'un endroit à l'autre pour répondre au téléphone ou transcrire des notes, enfermée dans un bureau mal éclairé au plafond bas. Mais le travail se faisait rare ces dernières semaines, et j'étais cruellement à court d'argent. Quelle chance incroyable ! J'aurais raté cet appel si j'étais rentrée seulement cinq minutes plus tard.

Dans le couloir du rez-de-chaussée se trouvait l'unique téléphone de la maison, installé sur une petite étagère. Le combiné était posé juste à côté, là où la propriétaire l'avait laissé. J'entendais déjà l'écho d'une voix impatiente à l'autre bout du fil.

— Sarah Piper ? dit une voix féminine lorsque j'approchai le combiné de mon oreille. Sarah Piper ? Est-ce que vous êtes là ?

— Oui, répondis-je. Ne raccrochez pas.

C'était l'agence, comme je m'y attendais. La jeune fille avait l'air troublée et impatiente en m'expliquant quelle mission venait de se présenter.

— C'est un écrivain. Il rédige une espèce de livre et a

besoin d'une assistante. Il veut que nous lui propositions quelqu'un aujourd'hui. Une femme.

Je soupirai en pensant à tous ces hommes gras et suants qui aimaient avoir une ribambelle de jeunes filles à leur service. D'habitude, on m'envoyait directement travailler, sans rendez-vous préalable.

— Est-ce qu'il s'agit d'un client régulier ?

— Non, il est nouveau. Il veut rencontrer une candidate cet après-midi.

Je me mordis les lèvres, alors qu'une boule se formait dans mon estomac.

Les filles intérimaires étaient des cibles faciles pour tout homme cherchant à satisfaire divers penchants, et ces filles n'avaient presque aucun moyen d'obtenir justice sans être renvoyées.

— Dans son bureau ?

La jeune femme grogna d'impatience.

— Dans un café. Il tient à rencontrer la candidate dans un endroit public. Est-ce que vous irez ?

— Je n'en sais rien.

— Écoutez.

Elle avait l'air agacée.

— Je peux appeler d'autres filles. Irez-vous, oui ou non ?

Pour me retrouver seule avec un homme dans un café ? Enfin, je devais deux semaines de loyer à ma propriétaire.

— Je vous en prie, dis-je. Vous ne travaillez quand même pas pour une agence matrimoniale.

— Qu'avez-vous à perdre ? Si le travail ne vous plaît pas, je transmettrai l'information à une autre fille.

Je regardai par la fenêtre, dont la vitre était maintenant zébrée de gouttes de pluie. J'imaginai la jeune

femme à l'autre bout du fil, lasse, effrontée et intrépide. Une fille comme elle n'y réfléchirait pas à deux fois. C'étaient les personnes comme moi qui hésitaient. À ressortir sous la pluie avec leurs seuls vêtements corrects, à rencontrer des hommes inconnus dans des endroits inconnus. À prendre le moindre risque.

J'inspirai profondément. Je pouvais retourner dans mon petit appartement humide et m'asseoir à la fenêtre pour réfléchir et boire d'innombrables tasses de thé. Ou bien je pouvais sortir d'ici et aller rencontrer cet étranger sous la pluie.

— J'irai au rendez-vous.

La jeune fille me donna les coordonnées du café, puis raccrocha. Je restai là un instant, à écouter la pluie sur les vitres et le rire vulgaire qui provenait d'une chambre du rez-de-chaussée. Ensuite, je ressortis dans la rue.

— Je suppose que l'agence ne vous a pas dit grand-chose, dit le jeune homme en face de moi tout en se servant du thé. Je leur en ai expliqué le moins possible.

Il n'avait rien à voir avec ce que j'avais imaginé : il était jeune, peut-être âgé de vingt-cinq ans comme moi. Ses cheveux blond foncé n'étaient pas lissés vers l'arrière selon la mode de l'époque, mais il les portait assez longs et ébouriffés. On aurait dit qu'il les coiffait le matin et n'y pensait plus. Une vive intelligence se lisait dans ses yeux gris, sur son visage empreint d'une ironie désabusée et dans les mouvements éloquents de ses mains. Le café où il m'avait fait venir se trouvait à Soho, et l'atmosphère bohème du quartier correspondait bien à son style, car il portait un manteau vert olive

en laine douce et usée sur une chemise blanche dont les premiers boutons étaient défaits. Il se fondait parfaitement dans le décor, avec ses peintures excentriques et ses serveuses maigres et maussades.

C'est moi qui ne me trouvais pas à ma place ici. Je ne venais jamais à Soho ; le quartier avait une réputation trop sulfureuse, un côté trop artiste pour moi. Mais alors que je buvais un café à la saveur délicieuse et observais le sourire fascinant de M. Gellis, je cessai de m'en faire.

J'enveloppai mes mains froides autour de la tasse bien chaude, recroquevillai mes orteils trempés dans mes chaussures bon marché et réussis à lui rendre son sourire.

— Non, pas grand-chose, convins-je. On m'a dit que vous étiez écrivain.

M. Gellis rit.

— J'espère que vous ne vous êtes pas trop enthousiasmée. Je n'écris pas de livres à sensation, ni rien de ce genre. Juste des ouvrages théoriques ennuyeux.

— Je ne lis pas de livres à sensation.

— Alors, vous ne serez pas déçue.

Il laissa tomber un morceau de sucre dans sa tasse.

— Le fait que vous n'en lisiez pas me paraît tout à fait prometteur. J'ai demandé à rencontrer une personne intelligente.

Je clignai des yeux. L'agence me trouvait intelligente ? J'en doutais ; on m'avait probablement choisie parce que j'étais disponible.

Ce compliment me réchauffa le cœur malgré tout. Je retirai mon chapeau et passai rapidement les doigts dans mes cheveux coupés au carré, qui frisaient un peu à cause de l'humidité.

— Recherchez-vous une secrétaire ? Je fais de la transcription.

M. Gellis s'adossa à sa chaise.

— Il y a un peu de ça.

Il tapota sur la table et regarda par la fenêtre comme s'il réfléchissait. J'observai son profil net et raffiné et commençai à ressentir un doux plaisir. Sa présence était si agréable, si tranquille que je me réjouis soudain d'être venue.

M. Gellis tapota de nouveau le dessus de la table et se tourna vers moi. Il paraissait toujours en mouvement, comme si son cerveau ne pouvait rester tranquille.

— J'avoue que je ne sais pas très bien comment aborder le sujet. Ce que je vais vous demander de faire risque de vous sembler plutôt étrange.

Ma joie s'estompa partiellement.

— Étrange ?

— J'ai souhaité vous rencontrer dans un lieu public pour une raison bien précise. J'ai besoin d'une femme, et je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise en vous présentant une chose susceptible de vous effrayer.

Ces derniers mots achevèrent de me refroidir.

— Je vous demande pardon ?

M. Gellis rougit.

— Je suis terriblement désolé. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je vis peu en société, vous savez.

Il soupira.

— Je vais laisser mes notes vous expliquer le tout.

Il sortit un grand carnet de la sacoche en cuir suspendue au dossier de sa chaise et le fit glisser sur la table dans ma direction. Le carnet était usé et rempli ; je voyais des coins de page pliés, les bords de coupures de journaux qu'il y avait collées, des feuilles supplé-

mentaires pliées et coincées entre deux pages. J'ouvris la couverture et vis une coupure de presse évoquant une maison hantée à Newcombe.

Dans la marge à côté de l'article se trouvait un ensemble de notes écrites proprement. Je tournai la première page et découvris de nouveaux commentaires ajoutés par une main soigneuse. L'écriture était régulière, assurée et masculine.

Je passai un certain temps à lire ces notes, puis levai les yeux.

— Il s'agit de...

— Oui.

— D'un témoignage décrivant l'apparition d'un fantôme...

— Oui.

Je sentis son regard sur moi tandis que je feuilletais le reste des pages. Ce carnet était un catalogue d'apparitions.

— Donc..., vous faites des recherches au sujet des fantômes ?

— Je rassemble les preuves de leurs manifestations.

M. Gellis se passa la main dans les cheveux.

— Eh oui, qui l'eût cru ? J'y suis tellement habitué que je le fais sans réfléchir. Mais ça paraît étrange quand on prononce ces mots, n'est-ce pas ?

Il plongea à nouveau la main dans sa sacoche et me tendit autre chose : un livre. Je pris le mince volume et lus son titre.

Descriptions d'apparitions fantomatiques dans le nord de l'Angleterre, par Alistair Gellis. Je levai les yeux vers mon interlocuteur, qui baissa les siens avec modestie et mélangea le sucre dans son thé à l'aide d'une cuillère.

— Vous m’avez dit que vous écriviez des livres théoriques ennuyeux, notai-je d’un ton accusateur.

— C’est sans nul doute ce que j’essaie de faire.

Il haussa les épaules.

— Je visite les lieux hantés et teste la véracité des déclarations. Je me sers de la technologie pour rassembler les preuves d’une apparition, ou pour discréditer certaines idées, selon les cas. Ensuite, je regroupe toutes mes conclusions dans un livre rempli de citations et de notes. Je le rends aussi rébarbatif que possible, vraiment.

Cette histoire était beaucoup trop fantaisiste pour que je saisisse de quoi il en retournait.

— Vous y croyez vraiment ? dis-je sans réfléchir.

M. Gellis fronça les sourcils, et je regrettai d’avoir prononcé ces mots. Bien sûr qu’il croyait aux fantômes, sinon il n’écrit pas des livres sur eux.

— Ce n’est pas vraiment une question de croyance. Disons que je crois ce que je vois.

— Mais certaines de ces apparitions sont sûrement des canulars, non ?

Il fit une grimace.

— Oui, ça arrive. Très souvent, en fait. Ces canulars finissent également dans mes livres. Mais le reste du temps...

Il s’interrompit, puis haussa de nouveau les épaules.

— Que puis-je dire ? Certaines apparitions sont tout simplement bien réelles.

Je posai le livre sur la table. C’était certainement la mission la plus étrange qu’avait jamais reçue une fille intérimaire. Je ne savais pas quoi en penser. M. Gellis paraissait jeune, intellectuel, et même excentrique : une proie facile pour les charlatans, me dis-je.

J'avais en effet remarqué que ses vêtements, malgré leur élégance désinvolte, étaient certainement plus coûteux que ceux de n'importe quel autre client du café. Il attirait sans doute les menteurs comme un aimant.

— Vous me prenez pour un fou.

Quand je levai les yeux, il sourit, l'air amusé et un peu contrit.

— Avouez-le. Vous vous dites que je suis cinglé. C'est ce que pensent la plupart des femmes.

— Non, protestai-je. Non.

— Vous me prenez pour un menteur alors.

J'étais choquée.

— Non ! Bien sûr que non.

— Bon, très bien. Vous ne croyez tout simplement pas aux fantômes.

— Je ne...

Je secouai la tête.

— Je n'en sais rien. Je n'y ai jamais réfléchi. Je ne sais pas ce que je crois.

Je pris une grande inspiration et passai mon doigt sur la tranche du petit livre devant moi tout en essayant d'exprimer ce qui m'inquiétait.

— Je n'ai pas d'avis sur les fantômes. Ce sont les gens bien vivants que je ne crois pas, il me semble.

— Quelle fille inhabituelle vous êtes !

Surprise, je levai les yeux. M. Gellis but une gorgée de thé et m'observa calmement au-dessus de sa tasse. J'essayai de m'exprimer malgré ma confusion.

— Donc..., le..., euh..., travail. Je devine que vous cherchez quelqu'un qui puisse mettre de l'ordre dans vos notes ?

— Oui, absolument.

Il posa sa tasse et s'avança sur son siège.

— J'ai un assistant. Il prend des notes pour moi et les organise. Ceci est son carnet.

Il désigna d'un geste le gros cahier sur la table. Je me représentai un homme sérieux à lunettes, conservant méticuleusement toutes les coupures de presse de M. Gellis et prenant des notes d'une main soigneuse et assurée.

— Mon assistant s'appelle Matthew Ryder, poursuivit M. Gellis. Il est absent cette semaine, car il rend visite à sa sœur qui va avoir un bébé. En temps normal, je n'ai pas besoin de remplaçant, mais il se trouve qu'il m'en faut un cette semaine.

Je hochai la tête. Prendre des notes, mettre en ordre des coupures de presse, c'était assez facile.

— Je vous aiderai, bien entendu.

M. Gellis leva un doigt.

— Ah ! je n'ai pas terminé. Ne me donnez pas tout de suite votre accord. Vous dites n'avoir aucun avis sur l'existence des fantômes.

— Certes, je n'en ai jamais vu.

Son sourire était comme un rayon de soleil traversant les nuages.

— Vous avez beaucoup de chance, alors. Parce que vous allez en voir un cette semaine. Pour moi.